

François Arjona décédé en 2003

Adieu François

Dans le petit monde de la déportation, dans notre monde, il est des personnes qu'on ne peut oublier. Ce sont celles qui par leur gentillesse, leur dévouement envers leurs compagnons de misère, leur courage dans l'adversité, leur amitié à toute épreuve laissent une trace indélébile dans le cœur de leurs amis. François, tu étais de ces personnes là.

Bien sûr, quand un être cher disparaît, on lui trouve toutes les qualités, mais ça mon cher François, ça ne s'applique pas à toi, car tu les avais bel et bien ces qualités. Nous sommes trois ici présents qui peuvent en témoigner. Trois qui t'ont côtoyé durant cette dure épreuve de la déportation. Trois qui étaient tes compagnons de chaîne et qui t'ont jugé, jaugé, admiré, car tu étais admirable François. Ton courage, ta façon d'entraîner les plus malheureux, les plus affaiblis et de leur donner de l'espoir, cet espoir sans lequel on ne pouvait survivre, est resté légendaire dans notre petit monde. « Buchenwald ce n'est pas de la littérature » disait le Général Jussieu de Pontcarral. Je pourrais ajouter que les mines de sel de Stassfurt qui faisaient suite à Buchenwald dans ta vie de concentrationnaire, et dans lesquelles tu as travaillé sous la férule des SS pendant des mois et des mois, n'en étaient pas non plus.

Résistant, tu as été arrêté une première fois en avril 1943. Interrogé par cette terrible gestapo et interné, tu as été jeté dans un des ces trains infernaux qui emportaient leur cargaison humaine vers les camps nazis. Tu as réussi à t'évader de ce train. Il t'a fallu un sacré courage pour le faire, car ces wagons étaient de véritables prisons ambulantes. Cadenassés, verrouillés de toutes parts, gardés par des SS armés jusqu'aux dents. Malgré cette surveillance étroite et par je ne sais plus quel stratagème, tu as réussi à sauter du train et à t'enfuir avec quelques compagnons.

Ne voulant pas laisser ton combat inachevé et malgré les souffrances subies, tu as rejoint de nouveau la résistance. Malheureusement tu as été repris une seconde fois le 1^{er} juillet 1944. Gestapo, internement, déportation, le cycle infernal a recommencé pour toi.

C'est à cette époque que nous avons fait connaissance mon cher François, pour ne plus nous quitter jusqu'au 8 mai 1945, date de notre libération à Annaberg au pied des monts de l'Erzgebirg.

Que de chemin avons nous parcouru ensemble durant cette année là ! Souviens toi de Compiègne et de ce voyage qui a duré 4 jours et 4 nuits durant lequel nous étions enfermés dans des wagons à bestiaux par une chaleur étouffante, au milieu des délirants, des fous, des morts. Le bout en était « La colline sans oiseaux » autrement dit Buchenwald.

C'est là, que les nazis ont voulu te dépouiller de ta dignité humaine et que tu es devenu le matricule 79000. Tu avais 20 ans et tu faisais déjà preuve d'un courage, d'un enthousiasme et d'une foi dans l'avenir qui ne pouvaient qu'être bénéfiques à tous tes compagnons incarcérés avec toi.

Après Buchenwald et sa carrière, ses appels qui duraient des heures et des heures, les pendaisons publiques, le tas d'ordures sur lequel nous avons séjourné dans le froid et sous la pluie pendant 3 semaines, tu fus transféré à Stassfurt.

Stassfurt c'était une mine de sel. On les connaissait de réputation ces mines, mais nous ne pouvions imaginer alors, que leur réputation était largement au dessous de la sombre réalité que nous allions affronter.

A Stassfurt, les nazis voulaient construire une usine souterraine à 460 mètres sous terre.

Revêtu de la tenue rayée des bagnards, tu as cassé les blocs de sel, chargé des wagonnets complètement délabrés ce qui rendait ta tâche encore plus dure, transportés des sacs de ciment sur ton dos, bétonné d'immenses salles destinées à recevoir les machines. Tes journées de travail ou tes nuits car tu les alternais, étaient de 12 heures.

Pour toute nourriture le matin tu devais te contenter d'un maigre casse croûte fait de pain noir et d'un bout de margarine de guerre, et le soir un quart de litre de soupe claire et 5 ou 6 petites pommes de terre dont tu mangeais les épluchures car rien ne se perdait en déportation, étaient sensées apaiser ta faim..

La surveillance des SS et des kapos, qui matraque en main faisaient régner la terreur à chaque instant de notre vie de concentrationnaire était constante. Le moindre manquement à la discipline, le

moindre relâchement dans le travail, la moindre peccadille étaient sanctionnés par une volée de coups . A ce régime là, 7 mois plus tard, 102 de nos camarades sur les 480 que nous étions à l'arrivée à Stassfurt avaient péri de faim, d'épuisement ou de froid, car il arrivait que nous devions en guise de sanction rester « au piquet » comme ils disaient, dans le glacial hiver de l'Allemagne centrale, devant les barbelés du camp et seulement revêtu du pyjama rayé qui était notre uniforme.

Le 11 avril 1945, l'évacuation du camp était ordonnée par le haut commandement nazi. La « Todesmarsch » marche de la mort, comme les Allemands eux mêmes l'appelèrent commençait. C'est au cours de cette marche qui s'effectua parfois sous la neige et pieds nus, que toi ami François tu pris à nos yeux encore une autre dimension.

Alors qu'épuisés, vidés, affamés, squelettiques , les déportés s'efforçaient uniquement de mettre un pas devant l'autre, toi tu secourais l'un, encourageais l'autre, cramponnais un troisième et ton exemple les galvanisant ils se surpassaient et marchaient...marchaient... encore et toujours. Beaucoup te durent la vie mon cher François, nous ne l'avons pas oublié.

Et pourtant, combien moururent au cours de cette marche qui se poursuivit pendant un mois ? Ils furent abattus froidement d'une balle dans la tête quand ils ne mourraient pas tout simplement debout. Certains furent même enterrés vivants à Dittersbach, tu t'en souviens François. Tu as surmonté cette dure épreuve en te mettant au service des autres. Tout ça , je me devais de le dire. Tu as été un sacré bonhomme, les tiens qui te pleurent aujourd'hui et devant qui nous nous inclinons, peuvent être fiers de toi. Leur mari, leur papa , leur grand père était un sacré bonhomme, j'en porte témoignage devant eux.

Le 8 mai 1945, les 62 survivants que nous étions atteignirent Annaberg, après une dernière journée et une dernière nuit de marche, toujours encadrés par les SS qui continuaient d'abattre tous ceux qui trébuchaient ou même simplement fléchissaient. Tous les déportés alors s'affalèrent dans un pâle petit matin au milieu d'un pré et restèrent là, prostrés, sans bouger attendant je ne sais quoi , la mort peut être... la mort sûrement.

Deux d'entre eux, seulement deux, François Arjona et Robert Molinier, eurent le courage de se lever et d'aller explorer les alentours. Ils revinrent quelques temps plus tard les bras chargés de viande et de lait en poudre. Ils avaient découvert ce trésor dans un chariot ennemi abandonné. Le tout fut distribué aux survivants qui engloutirent immédiatement cette manne. Ce fut leur première nourriture d'homme libre. Ca, ça ne s'oublie pas. Merci François, merci à toi aussi Robert, toi qui viens de précéder ton ami de quelques mois dans la tombe.

Vous voici tous deux réunis avec Ernest, Joseph, Paul, Camille, Albert, Maurice, Gaston et tant et tant d'autres compagnons de misère. Je vous imagine vous retrouvant dans la joie et l'amitié et jetant un regard vers cette terre où nous sommes là à vous pleurer, je vous entends nous interpeller : « Alors, vous venez ? »

Gardez nous la place les amis, nous arriverons sous peu et comme là-bas sur la terre maudite ou comme au sein de notre chère amicale, nous serons réunis. A bientôt, je vous étreins et vous embrasse tous.

Pierre BUR